



Géocarrefour

Vol. 78/1 | 2003

Les références des géographes

Gé(o)nération, géo-narration

Gé(o)nération, géo-narration

Christian Grataloup



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/geocarrefour/62>

DOI : 10.4000/geocarrefour.62

ISSN : 1960-601X

Éditeur

Association des amis de la Revue de géographie de Lyon

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 19-23

ISSN : 1627-4873

Référence électronique

Christian Grataloup, « Gé(o)nération, géo-narration », *Géocarrefour* [En ligne], Vol. 78/1 | 2003, mis en ligne le 23 mai 2007, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/geocarrefour/62> ; DOI : 10.4000/geocarrefour.62

Christian GRATALOUP

Gé(o)nération, Géo-narration

Université Paris 7 -
Denis Diderot
CNRS - UMR 8504
Géographie-Cités

RÉSUMÉ

On a choisi délibérément de mettre de côté les références internes à la géographie, dans la présentation d'une "archéologie d'un savoir" personnel. Le retour sur le choix de la géographie est l'occasion d'une réflexion sur les rapports à l'histoire et aux autres sciences sociales. On s'interroge aussi sur les liens entre la curiosité pour ces disciplines et l'intérêt pour l'espace mondial comme objet géographique. Les rapports et les références sont ensuite précisés, à propos de l'histoire, de l'anthropologie, des synthèses transversales de certains grands auteurs. On fait état de l'intérêt porté aux "grandes fresques", malgré leurs dangers. Dans tout le cheminement décrit, on relève le poids d'un "effet générationnel", d'une expérience qui a incité à la fois à garder des distances vis-à-vis des grandes grilles de lecture, mais sans les rejeter complètement.

MOTS CLÉS

Itinéraire intellectuel, histoire, géohistoire, sciences sociales, géographie, espace mondial, personnalisme.

ABSTRACT

As a deliberate choice, references from geography itself have been omitted in this presentation of a personal "archeology of knowledge". Looking back at the choice of geography as a field of study, offers an opportunity to reflect on the relations with history and other social sciences. Questions are also asked about links between a curiosity for these disciplines and a special interest in global space as a geographical object. Relations and references are then given more precise attention, especially concerning history,

Ego ou *Ehgo* ? Parler de soi ou tenter de se regarder comme témoin individuel d'une discipline qui vous englobe et qu'étudie le laboratoire Epistémologie et Histoire de la Géographie¹ ? Témoigner de ses références, tenter de démêler les influences subies : c'est toujours prendre le risque d'un exercice complaisant – et sans doute n'y ai-je pas vraiment échappé. Nul doute cependant que la construction de l'individu intellectuel soit un objet incontournable pour comprendre la dynamique scientifique. Cependant si les biographies cognitives sont possibles et nécessaires, il est peu probable que ce puissent être des auto-biographies ; l'auto-réflexion ne peut probablement fournir que des matériaux².

Il n'est pas toujours aisé non plus de distraire les références des révérences. Mais la règle du jeu de ce dossier nous vient en aide : en s'intéressant aux relations extérieures (idéologiques, éthiques, philosophique) de la géographie et non à ses liens internes, en prenant pour échelle l'ensemble de la pensée réflexive d'un pays et d'une époque, la contrainte éditoriale nous autorise à éliminer les relations internes au champ disciplinaire – et je prie mes parents, frères, cousins, enfants spirituels à qui je dois tant de m'en excuser³.

L'exercice prête inévitablement à l'auto-bibliographie : faire l'inventaire de sa bibliothèque matérielle et imaginaire pour faire l'archéologie de son propre savoir, d'où le choix de construire chaque partie comme la genèse d'un champ de références. En ne gardant que quelques noms symboliques, sachant qu'il ne s'agit pas du genre littéraire de la bibliographie d'agrégation.

DE L'HISTOIRE EN GÉNÉRAL ET DE L'ANTHROPOLOGIE EN PARTICULIER

Les références du géographe dépendent sans doute de ses raisons de géographe. C'est pourquoi je dois commencer par la discipline historique, par laquelle je suis, comme bien d'autres, devenu géographe. Dans le glissement d'une matière à l'autre, nul doute qu'il y ait quelque déterminisme sociologique ; même si leur situation dans le champ social telle que la met en scène *Homo academicus* n'a pas toujours eu l'heur de réjouir les géographes, il m'est cependant, comme pour d'autres, difficile de ne pas relier nature du capital social et glissement de l'histoire à la géographie. Fascination pour le récit événementiel et rêve du passé attirent d'abord le jeune lycéen, mais progressivement la discipline historique intériorise des héritages culturels complexes et on se retrouve petit à petit "meilleur en géographie". Quand on n'a d'autres repères dans le champ intellectuel que ceux qu'a fournis l'école, qu'on ne suspecte pas le bien fondé du couple disciplinaire, le glissement se fait sans paraître un changement. Même si la dimension

générationnelle ne sera abordée que dans la partie suivante, on ne peut nier que ce processus est daté. Sans aucun doute la géographie disposait de plus de légitimité durant toute la première moitié du XX^e s. ; et la situation est probablement très différente aussi aujourd'hui ; les perspectives référentielles ne peuvent donc être similaires.

La discipline historique navigue entre étude du passé et réflexion sur le temps sociétal, entre spécifique et général, avec une pente naturelle nettement marquée pour le versant concret⁴. Je dois à l'histoire l'appréhension du social et du complexe : de la complexité parce que le social est d'évidence touffu et "historique", plein de mémoires ; de la spécificité de l'étude des sociétés parce que, à l'école, ce n'est jamais dans une démarche constructiviste, en partant de logiques simples progressivement croisées et enrichies, qu'on aborde les sociétés, mais par des situations particulières, uniques, qu'elles soient quasi présentes ou très anciennes. L'histoire donne le goût – terme un peu scabreux épistémologiquement, mais bien adapté – de l'unicité, de ce qui ne saurait être deux fois et en même temps est un, forme un tout. Attribut constitutif de sa démarche même, puisque se souvenir rend impossible la répétition à l'identique et que la mémoire du passé des hommes est son objet même. Mais, en même temps, l'école, et plus généralement toute la science occidentale, nous apprend à ne pas nous satisfaire des apparences et à chercher de l'ordre dans le bruit du monde. D'où une tension complexe à gérer entre l'unique et le banal, ou plutôt entre le particulier et le général, comme on dit plus souvent en géographie.

Je ne nierai pas qu'il y a d'évidence une forte part de reconstruction *ex post* dans l'explication de la dérive de l'histoire vers la géographie par le choix de mieux se placer dans la tension entre unicité et généralité. Mais c'est un axe central de mise en perspective des références. Cela explique pour moi l'importance des historiens qui s'affranchissent du carcan de la périodisation classique, des non-historiens qui osent aborder le temps long ; je suis presque tenté d'employer l'expression la plus mise à l'index historien, celle de "philosophie de l'Histoire". C'est ainsi que, au fil de lectures juvéniles et braconnières j'ai rencontré la géographie historique.

Mais avant une autojustification du choix géographique comme moyen de pratiquer au mieux la tension entre le particulier et le commun, l'itinéraire n'a pas été sans tentations vers d'autres sciences et ces hésitations laissent des traces référentielles. Certainement par souci d'affronter la diversité des formes sociales ce ne sont pas les disciplines s'attaquant d'abord à notre société, l'économie et la sociologie, qui m'ont tenté et représentent une composante forte de mon accumulation primitive. La préhistoire et

l'anthropologie étaient, sont toujours pour moi, autrement séductrices. Dans les deux cas, il y a une pratique de confrontation aux sources dont la participation physique n'est pas absente - ce qu'on nomme, comme en géographie, le terrain⁵ -, mais il y a, dans les deux cas également, une dimension comparatiste et généralisatrice forte. Le fait qu'on s'attaque à des données rares et fugaces, tout l'inverse des gros appareils statistiques des économistes, n'est évidemment pas sans donner libre cours à la théorisation, qui est bien une forme merveilleuse d'imagination.

Tout cela se traduit par un itinéraire de lectures de l'Afrique au Monde. L'Afrique, vieil héritage colonial, était un labour familier de la géographie française. Mais, loin des "grandes civilisations" classiques, c'était aussi le fantôme insistant de l'altérité la plus radicale. Beaucoup plus que dans les mondes asiatiques, les catégories européennes, à commencer par celles de la périodisation historique, se révèlent vite fongibles dans les sociétés africaines, passées et présentes. Sous un vernis familier, ne serait-ce que celui, bien mince, de la francophonie, se perçoit vite l'étrangeté ; les processus historiques, les relations sociales, les tensions spatiales représentent des persévérants défis épistémologiques⁶. Relativiser les grilles de lecture des sociétés peut cependant mener aux deux extrêmes : ne plus voir que des cas particuliers ou s'efforcer de construire de l'universel relativisant l'approche occidentale. On a bien là une dimension épistémologique forte de la construction au présent et au futur du niveau mondial : peut-on construire une science mondiale du social ? Que signifient alors nos divisions intellectuelles, celles des champs conceptuels, des disciplines, des visions du monde, de l'écriture de notre Terre ? Des lectures sur l'Afrique, fantôme épistémologique, à l'intérêt géographique pour la mondialisation, il n'y a eu qu'un pas, celui qui m'a semblé rejoindre les extrêmes.

Les quelques références qui suivent sont classées selon les strates auxquelles il vient d'être fait allusion. Leur nombre et limité et l'ensemble peut sembler osciller entre la banalité et l'anecdote. Mais le banal ne doit pas être tu, il est doublement significatif. S'il se répète au fil des textes rassemblés dans ce numéro de *Géocarrefour*, le noyau dur référentiel des géographes sera mis en évidence, peut-être à l'insu des auteurs. S'il est plus composite, il permettra au moins de signaler les liaisons interdisciplinaires des géographes, peut-être plus solide que ce qui les rassemble.

L'histoire

Trois pistes de références : les grandes constructions étreignant l'ensemble des dimensions d'une société révolue et la réflexion sur la construction du discours historien.

Pour les grandes fresques, je serais tenté de remonter à Montesquieu. Avec *De l'esprit des lois*⁷

(et avec son principal texte préparatoire, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*) nous sommes avant la fragmentation disciplinaire, la dynamique historique est envisagée sans restriction dans l'ensemble de ses dimensions et aucune hypothèse n'est interdite. Les logiques de localisation sont enchâssées dans la totalité sociétale. Les grands bâtisseurs de lecture de l'histoire humaine, nombreux au XIX^e et encore au début du XX^e s., sont encore stimulants, Lewis Morgan en tout premier lieu⁸. Je serais également tenté d'évoquer Toynbee, Wittfogel et Gordon Childe⁹. Autour de l'histoire économique telle que l'a conçue Bairoch¹⁰, dans la lignée de Schumpeter, s'est construite également une importante réflexion du temps long.

Parmi les grands brosseurs de fresques, mais dans un contexte plus disciplinaire (quoique...), on ne saurait évidemment passer Braudel sous silence¹¹, plutôt pour les trois volumes de 1979 (*Civilisation matérielle, Économie et capitalisme. XV^e-XVIII^e s.*)¹² que l'on peut situer dans la lignée des pensées historiques globales d'avant le XX^e s. avec la complicité d'Immanuel Wallerstein. Chaunu ne peut être oublié non plus. Les médiévistes sont souvent passionnants pour le géographe, dans la mesure où ils nous montrent la genèse de l'espace géographique qui sert à construire notre discipline (par exemple l'envillagement analysé par Robert Fossier¹³). Le plus fascinant est Marc Bloch, parce qu'il s'est efforcé de promouvoir une démarche comparatiste et ainsi d'esquisser une théorisation proprement historique. De Duby, on garde évidemment son souci de la dimension spatiale, évident dans sa thèse, mais aussi une leçon passionnante contenue dans *Le chevalier, la femme, le prêtre* : les conflits du XI^e s. entre l'église et les pouvoirs "nationaux" en voie d'émergence sur des questions de réglementation de l'inceste et des règles de parenté sont une passionnante analyse d'une dynamique de l'échelle géographique au moment où se construit l'Europe. Sur le même terrain de la genèse des niveaux géographiques européens, je ne peux oublier Karl Richard Bruhl.

Parmi les réflexions sur l'histoire comme écriture - littérature surabondante s'il en est - je ne garderai qu'une référence qui reste pour moi essentielle : *De la connaissance historique*¹⁴ d'Henri-Irénée Marrou. Il est aujourd'hui frappant de constater qu'il y a près de 40 ans cet historien situait Eric Dardel dans son panthéon (voir en frontispice la figure de ses "sources" dessinée comme un réseau hydrographique où Dardel voisine avec Kant, Croce ou Collingwood). Si je reconnais volontiers une dette envers Marrou, c'est assurément celle d'assumer un "nominalisme radical" (l'expression est de lui) qui m'a prémuni de beaucoup de sur-interprétations sans sombrer dans le relativisme systématique.

anthropology and the cross-disciplinary syntheses of certain key authors. In this pattern of development which is outlined, the importance of a generation effect is shown, an experience which has produced a need to maintain a distance with general frameworks of analysis, without rejecting them entirely.

KEY WORDS

Intellectual itinerary, history, history of geography, social sciences, geography, world space, personalism.

1 - *Ehgo* (dirigé par Marie-Claire Robic), composante de l'UMR Géographie-Cités.

2 - LÉVY J., 1995, *Egogéographies. Matériaux pour une biographie cognitive*, L'Harmattan, 188 p.

3 - Ce n'est pas pour se conformer à la dédicace de Claire Brétécher si souvent réutilisée "A celui à qui je dois tout... Cela fait plaisir à beaucoup de gens et ne coûte rien".

4 - Alain Boyer (*L'explication en histoire*, Presses universitaires de Lille, 1992, 284 p.) pose clairement le problème de la science du singulier.

5 - C'est d'ailleurs au pied de coupes, dans ma propre pré-histoire de géomorphologie, que j'ai rencontré la réflexion et des chercheurs préhistoriens.

6 - GRATALOUP C., 2003, Les périodes de l'espace, in "Au carrefour des traditions et des découpages", *Espaces Temps*, 82-83, à paraître.

7 - MONTESQUIEU, *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Tome 2, texte présenté et annoté par Roger Caillois, 1951.

8 - On oublie sans doute que Lévi-Strauss lui dédia *Les*

structures élémentaires de la parenté. Malgré cela, il fallut attendre que Godelier et Terray le fassent redécouvrir en France dans les années 1960.

9 - Sans négliger les travaux de son successeur, Colin Renfrew.

10 - Par exemple : ETEMAD B., 2000, *La possession du monde. Poids et mesure de la colonisation*, Ed. Complexe, 350 p.

11 - Quoiqu'on puisse remarquer qu'en 2002, année du centenaire de l'auteur de *La Méditerranée*, le silence a été plutôt pesant.

121 - A. Colin, 3 vol., 1979.

13 - *Villages et villageois au Moyen Age*, Éditions Christian, 1995, 163 p. Auparavant, CHAPELOT J., FOSSIER R., 1980, *Le village et la maison au Moyen Age*, Hachette, 357 p.

14 - Seuil, 1966, 318 p.

15 - Comme exemples de travaux récents sur les diffusions historiques : GAZAGNADOU D., 1994, *La poste à relais. La diffusion d'une technique de pouvoir à travers l'Eurasie*, Kimé, 178 p. ; CARDON D., 1999, *La draperie au Moyen ge. Essor d'une grande industrie européenne*, CNRS Editions, 661 p.

16 - Deux volumes dans la collection Bouquin, Robert, Laffont, 1981, reprenant la traduction de 1935.

17 - *The Third Chimpanzee. The evolution and the human animal*, New-York, Harper's, 407 p. ; trad. française : *Le troisième chimpanzé. Essai sur l'évolution et l'avenir de l'animal humain et De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, Gallimard, 2000, 466 p.

Parmi les historiens des sociétés profondément différentes de la nôtre et qui nous parlent d'espace social, il est difficile de faire une sélection. La réflexion sur l'espace antique est un laboratoire ancien et passionnant : Finley, Vernant, Vidal-Naquet, Maurice Sartre... La place de l'économie y est souvent un questionnement intrigant pour d'autres dimensions du social. Si l'on quitte nos racines, il devient délicat de négliger les historiens de la Chine ancienne (Needham, Granet), de l'Afrique (Cornevin), des Précolombiens (Christian Duverger), du Croissant fertile (Bottero)... Mais la limite avec l'anthropologie, déjà tenue dans l'histoire antique, devient invisible.

Reliant les aires sociétales, les historiens de la diffusion sont évidemment des proches parents du géographe ; on peut donner comme exemple. André-Georges Haudricourt peut faire figure de père tutélaire de cette réflexion sur la diffusion¹⁵.

Avant d'abandonner le métier d'historien, je voudrais rendre hommage à des historiens assez oubliés, mais qui m'ont beaucoup marqué : Pirenne et, plus encore, René Grousset. *L'empire des steppes* fut pour moi une lecture d'adolescence qui m'a profondément impressionné : sous un discours essentiellement événementiel, la réflexion sur les logiques des lieux d'Histoire était puissamment menée. Roger Dion et Xavier de Planhol n'étaient pas loin.

L'anthropologie

Les travaux des anthropologues sont doublement fascinants. Ils représentent d'abord une ressource considérable de diversité sociale. D'autre part, l'effort persistant de théorisation qui anime cette discipline est un exemple pour l'ensemble de la réflexion scientifique sur les sociétés.

Dans la première perspective, à l'origine des références, je ne peux oublier l'œuvre fondatrice : Le rameau d'or de James G. Fraser¹⁶, mine inépuisable. Parmi les "grandes thèses", citons Malinowski, Evans-Prichard, Nadel, Radcliffe-Brown, Griaule, Balandier, Meillassoux, qui m'ont plus marqué que celle des historiens (Goubert, Bois) et plus encore des géographes. Pour les réflexions théoriques : Polanyi, Mauss, Lévi-Strauss bien sur, Godelier, le premier Marc Augé, Françoise Héritier. La réflexion sur la place de la dimension économique dans les économies "primitives" (Polanyi, Godelier, Sahlins, Clastres, Abélès), son caractère non explicite, "enchâssé", est particulièrement stimulante pour une problématique semblable sur la dimension spatiale.

Des influences transversales

Beaucoup de travaux importants, parce qu'ils débordent les frontières disciplinaires, sont

difficilement classables. Je donne donc en vrac quelques noms, sachant que parmi les références qui viennent d'être citées, beaucoup pratiquent cet œcuménisme.

Souvent les préhistoriens donnent à réfléchir sur le social bien au-delà du Néolithique. C'est évidemment le cas de Leroi-Gourhan pour le matériel et l'idéal, effort prolongé ultérieurement par Godelier. Les synthèses de Chaline sont une base de travail fort utile. Les travaux plus récents sur la diffusion de l'*œkoumène* menés par des biologistes, en particulier Luca Cavalli-Sforza, ouvrent avec quelque assurance une réflexion sur le temps long de l'espace de l'*homo sapiens* (plus que les réflexions encore bien fragiles sur l'archéologie linguistique et la recherche des idiomes primordiaux). Au risque de choquer, je trouve stimulant la position hyper déterministe de Jared Diamond (2000)¹⁷. Le Néolithique est toujours un lieu-moment de réflexion critique très forte sur les localisations historiques (Anderson, Cauvin, Guilaine...). Les archéologues nous confrontent également à la morphologie sociale et aux paysages (Chouquer, Galinié) nous ramenant à Dion. Mais on revient presque au sein même de la géographie (par exemple avec Barry Cunliffe), donc en infraction avec les règles du jeu de cette confession référentielle.

La plus grande leçon de comparatisme me semble avoir été donnée par Dumézil, modèle de synthèse entre approche structuraliste et attitude historique. Je rapprocherais de cette œuvre les travaux de Jack Goody, à la fois pour la raison graphique et la construction de l'Orient par l'Occident. Nathan Wachtel me semble également un modèle d'inclassable disciplinaire.

ON N'ÉCHAPPE PAS À SON DESTIN (GÉNÉRATIONNEL)

La notion de génération intellectuelle s'est révélée féconde (Sirinelli, Dosse et, dans une variante journalistique, Hamon et Rotman). Il y a, sans aucun doute des traits propres à des générations de géographes. Pour les enfants du Baby-boom comme moi, la naissance intellectuelle s'est faite dans un contexte d'optimisme explicatif et scientifique qu'on qualifie rétrospectivement de modernité. Le paysage était dominé par le couple de grandes explications Marxisme et Structuralisme. Or, mon contexte précis de formation intellectuelle se situait plutôt dans une marge méfiante vis-à-vis de ces grandes machines, celle du Personnalisme et de la revue *Esprit*. Mes références les plus anciennes font plutôt appel au Bergson de *Matière et mémoire* ou de *L'évolution créatrice* et même, au risque de paraître bien désuet, à Alain.

Je suis plutôt reconnaissant à cette tension entre Mounier et Marx de m'avoir permis de ne pas

confondre le monde et ses grilles de lecture au moment où ces dernières écrasaient le paysage intellectuel, mais également de ne pas les avoir rejetées quand l'évidence de la complexité a pu les faire paraître obsolètes. Un géographe quadragénaire ne peut se rendre compte aujourd'hui combien le marxisme, sous ses différentes formes au fond très proches, étaient l'horizon incontournable, il y a une quarantaine d'années, qu'on l'ait refusé (Aron) ou fait sien.

A condition qu'on n'y voit rien d'autre que des macro-modèles intellectuels, je reste nostalgique de ces grandes machines explicatives. De celles-là ou d'autres, mais en croyant nécessaire que l'effort de cohérence soit avoué, construit - et non pas, comme on peut en soupçonner bien des attitudes dites post-modernes, subi. La protestation de Paulin Hountondji¹⁸ contre les dérives essentialistes d'une philosophie anti-occidentale reste plus que jamais d'actualité contre tous les régionalismes intellectuels masqués, y compris celui des Occidentaux.

A vrai dire, j'avoue n'avoir fréquenté Marx que rarement directement. Au fond ce fut plutôt l'Engels de *L'origine de la famille de la propriété privée et de l'État*. Althusser a représenté un pont entre les orthodoxes du marxisme et ceux qui ne prenaient pas Marx pour un prophète, mais seulement comme l'un des fondateurs des sciences sociales. Sa démarche de déconstruction de la pensée, de la recherche de la rupture épistémologique, le découpage du savoir en "continents" reste des leçons vivantes.

Mais cette influence marxienne me semble plus durable par des marges : les marxismes "anglo-saxons" (Perry Anderson) et le dépendantisme (S. Amin, André Gunder Frank...) me semblent avoir quelque pérennité, ne serait-ce que par la version rigoureuse du modèle centre-périphérie. La proximité de ces démarches avec celles de Wallerstein et Braudel, voire du réactionnaire Chaunu, montre l'importance du moment intellectuel, sa cohérence souvent plus forte que les clivages de filiations contradictoires qui le traverse diachroniquement. Des historiens comme Alain Guerreau, Michel Vovelle ou Guy Bois, des économistes comme Michel Beaud ou les régulationnistes, mes semblent avoir maintenu l'ambition d'une lecture globale. Une place à part me semble devoir être faite à l'œuvre solitaire, originale (et souvent hermétique, reconnaissons le) de l'historien Robert Bonnaud ; son souci de rester un généraliste¹⁹ lui donne une position particulière et marginale dans la réflexion historique, mais qui lui permet de proposer une lecture globale des sociétés.

Avec des notions comme celles d'accumulation et de transition, les macro-modèles temporels hérités

du XIX^e s. ne sont pas morts. Tout le problème est de les croiser à des modélisations spatiales, sans subordonner l'une des dimensions du social à l'autre. Wallerstein a ouvert la voie, non sans hypothèses *ad hoc*, me semble-t-il, à un effort géohistorique.

Cette logique générationnelle a pris pour moi la forme d'une aventure collective incarnée par la revue *EspacesTemps*, fondée avec quelques amis (Jacques Lévy, Jean-Louis Margolin...) en 1975. L'interprétation nominaliste des grandes machines explicatives m'a permis de collaborer sans douleur avec d'authentiques marxistes (et parfois, aujourd'hui, de me sentir le plus héritier de ces grilles de lecture du monde...). Les lectures collectives faites dans le cadre d'*EspacesTemps* m'ont fondé des môles solides dans mon champ référentiel, dont on peut souligner les présences (Popper, Ricoeur, Bourdieu), mais aussi, en creux, les absences relatives (Foucault, Barthes, Certeau, Fossaert) par rapport au rôle qu'elles peuvent jouer dans la structure intellectuelle des actuels quinquagénaires.

LA GÉOHISTOIRE COMME LIBERTÉ

Les références se comprennent donc comme un moment et un projet. Ce dernier peut, pour moi, être qualifié de géohistorique. L'expression, reprise à Braudel, veut désigner une interprétation géographique de l'Histoire des sociétés ; on peut la pousser jusqu'à un effort de modélisation spatio-temporelle. Une telle perspective ne peut avoir de sens qu'en tenant compte de tous les degrés de l'échelle des sociétés ; c'est pourquoi le niveau mondial est essentiel car il permet de situer relativement tous les types de territoires historiques.

S'il est donc une référence que je souhaiterais mettre en point d'orgue final, ce sera bien l'œuvre de Bernard Lepetit, malheureusement fauché par une auto en pleine créativité. Il manque cruellement aujourd'hui à l'ensemble des sciences sociales. Il faut prendre l'ensemble des facettes de ses travaux : non seulement l'importateur de l'analyse spatiale dans l'étude du passé, mais plus encore l'analyste pionnier du rôle du regard territorial et de l'échelle des identités. Bien sûr, il est d'autres historiens soucieux des dimensions spatiales de leurs objets : en vrac, Maurice et Denys Lombard. Daniel Nordmann, Sydney Mintz. Bernard Lewis... Mais si leurs analyses particulières sont enrichissantes, aucune ne suscite la même dynamique réflexive que celle des travaux de Lepetit.

Enfin, toute science sociale est d'abord une écriture. Certes, les auteurs qui sont aussi des écrivains de talent, Duby par exemple, sont très rares. Il n'empêche que l'on ne peut négliger les

18 - Sur la "philosophie africaine", Maspéro, 1977, 257 p.

19 - Volonté très bien présentée au début du *Système de l'Histoire*, Fayard, 1989, 336 p.

lectures littéraires qui influencent notre pratique. Les géographes se reconnaissent volontiers dans Gracq, non sans quelque esprit de corps probablement. Le travail extraordinaire qu'il fait dans les descriptions spatiales est un modèle trop difficile à suivre ; mais c'est plus au créateur d'univers sociaux fictifs et vivants, tendus par les conflits de civilisations, à l'auteur du *Rivage des Syrtes*, que le géohistorien doit rendre hommage, comme il doit le faire au Buzzati du *Désert des Tartares*. Pour l'écriture, je serai sans doute encore

un peu désuet en m'abritant - très modestement - derrière la stature d'André Gide, celui des *Faux monnayeur* et du *Journal* de ce roman : l'écriture en miroir qui ne prend pas au sérieux sa fiction, ou plutôt la prend vraiment au sérieux en ne se croyant pas démiurge, au romancier nominaliste pourrait-on dire, convient particulièrement bien comme modèle stylistique d'une construction géographique de l'Histoire qui n'a rien à gagner à prendre pour argent comptant sa propre interprétation.

Adresse de l'auteur :

UFR EHSS
Case 7001
2, place Jussieu
75005 PARIS

E.mail :
grataloup.c@wanadoo.fr